

Au cheval qui boit (poésies mémorielles Wu-Sun)

Je m'en vais maintenant sur la pente, je glisse vers la rive sablonneuse et je m'accroche aux herbes en regardant le ciel. Il nous vient un beau jour, un jour lumineux, les feuillages sont encore resplendissants de vert dense, le vent ne les agite pas et, dans le silence de la matinée, ils assurent le calme et densifient l'espace mesuré de haies et de pâtures. Dans les alentours des machines s'activent et les vrombissements assourdis élargissent les territoires d'air et les espaces sans feux... Mes amis sont partis, voilà pourquoi je glisse ; ils m'ont quitté à l'aube du vieillissement, eux-mêmes se lâchant comme des corps fatigués qui sur la route du destin tentent de diriger leurs derniers pas... J'ai laissé fuir devant moi la ligne des penchants et dans la ritournelle des jours, j'ai occupé le temps, le temps toujours pressant et pourtant lent dans lequel s'abîment des projets... Ah, oui, je peux l'avouer mes amis me manquent et à moi-même je manque aussi, je glisse doucement, me retenant un peu souhaitant que m'agrippe soudain quelque décision.

Hélas rien ne vient mais le soleil me comble.

J'entends le ruisseau en contrebas, à peine si je glisse sur les herbes qui me griffent. Avec sympathie, je ferme les yeux à l'ami qui s'enfuit, je somnole sous les vagues du vent qui passe sur ma peau et je m'abîme sous le mouvement des chairs comme qui s'abîme dans la contemplation d'un cheval qui boit...

Mes amis, mes très chers, voilà que je m'en vais, que j'abandonne, vous ne me verrez plus car la pente m'emporte où vogue le bois mort; il pleut plus haut et les eaux montent dans le sol qui gonfle comme l'outre bientôt des ventres de noyés.

Comme une mèche boit l'essence, hélas, me voici !